

# La Pensée-Schizo: Antonin Artaud

FREDERICO PEREIRA (\*)

Il y a chez Artaud une recherche folle sur la Pensée, les Mots, l'Esprit et l'Ame, les Choses, le Temps et l'Espace qui nous retient le souffle et nous met face à un étrange abîme, autour duquel et au bord duquel notre pensée, si elle est authentique et non pas hautaine, vraie et non pas «entomologique», a des difficultés à s'organiser. Une pointe d'angoisse nous prend, si nous voulons aller à la rencontre du dire de Artaud, une masse d'angoisse et peut-être un magma d'impressions vagues et condensées, de croyances pré-organisées à ce que *tout déploiement analytique est déjà fuite, éloignement, détachement*.

Car Artaud nous met avec une extrême violence-au-delà-de-la-violence en face de ce que *dans la construction de la subjectivité est nécessairement perte, soumission, aliénation*.

*Perte* du contact *immédiat* avec le Monde, abandon d'une position unaire, reflet d'un trop-plein narcissique.

*Soumission* à la langue par laquelle le sentir s'exprime, va vers l'autre; soumission à la langue-monde-de-mots qui fait de chaque chose l'en-moins qui est sa représentation; soumission au Code.

*Aliénation* à l'autre, «positionnement» dans lequel pour que le sujet advienne il faut qu'il parle, qu'il ne soit plus du «pur Esprit» mais une âme qui *se dit*.

Toute Pensée est alors *Trahison*, et toute parole, toute écriture devient «*cochonerie*». L'acte poétique est admis dans la stricte mesure où il *est l'Ame qui y réside*. L'écrire est admissible comme lieu d'habitation de l'Etre, et l'écriture vue comme perte révoltante de la substance de l'Etre dans la mesure où elle ne soit que *pure manifestation*.

D'un côté, Artaud pense:

*«attirer l'attention sur la valeur réelle, la valeur initiale de (sa) pensée.»<sup>1</sup>*

c'est à dire sur sa *valeur de réalité*.

*Le dire c'est la réalité* de ce qui s'y dit — sinon pure trahison.

Mais de l'autre côté, Artaud affirme sans illusions:

*«Toute écriture est de la cochonerie. Les gens qui sortent du vague pour essayer de préciser quoi que ce soit de ce qui se passe dans leur pensée ce sont des cochons... Tous ceux qui ont des points de repère dans l'esprit, je veux dire*

(\*) Professeur à l'Instituto Superior de Psicologia Aplicada, Rua Jardim do Tabaco, 44, 1100 Lisboa, Portugal.

<sup>1</sup> A. Artaud: *Lettres à Jacques Rivière*.

*d'un certain côté de leur tête, sur des emplacements bien localisés de leur cerveau, tous ceux qui sont maîtres de leur langue, tous ceux pour qui les mots ont un sens, tous ceux pour qui il existe des altitudes dans l'âme, et des courants dans la pensée, ceux qui sont l'esprit de l'époque et lui ont nommé ces courants de pensée, je pense à leurs besognes précises et à ces grincements d'automate qui rend à tous vents leur esprit — ce sont des cochons... Ceux pour qui certains mots ont un sens et certaines manières d'être... Ceux qui croient à des «Termes»... — ce sont des cochons.  
... Et je vous l'ai dit: pas d'oeuvre, pas de langue, pas de parole, pas d'esprit, rien.»<sup>2</sup>*

Ceci, rendu avec une aveuglante clarté dans «Pèse-Nerfs», est une conséquence du désir que l'Esprit et la Vie communiquent directement, et du besoin, autrement plus radical, que le Poétique soit le Réel et le Réel le Poétique à l'intérieur de l'Esprit qui est tout l'Esprit et, dans l'Esprit, l'Ame.

Ce à quoi on aspire c'est à un Livre

«qui soit une porte... abouchée avec la réalité.»<sup>3</sup>

C'est à dire, un Livre, une Ame-Esprit où le Réel se confond avec la Pensée dans le temps du non-pensé.

Temps du non-pensé qui n'est pas le temps de la proto-représentation, le temps qui est condamné à se dépasser en se conservant — car dans la proto-représentation il y a déjà un trop de pensée, un excès de représentation, donc le temps de la proto-représentation est déjà le temps maudit de l'élaboration de la trahison au Réel et donc à l'Esprit.

*Le temps du non pensé comme du non pensé et non comme du destiné à advenir comme Pensée; temps du non-pensé en soi, temps mythique où la rhétorique de l'Ame est vécue comme si elle était déjà de la Pensée et non le geste de la Pensée.*

Pas de place pour le mensonge. La manière de dire est le dire en entier qui est le tout de ce qui s'y dit.

Le refus du Signe: signe qui ne se dédouble pas, signe qui ne peut pas avoir deux surfaces, signe qui est le volume même de la chose, l'emplacement de la chose.

Refus aussi du advenir à être signe, refus de l'avenir, refus du Temps.

*Une pensée à venir...*

— est-ce que ça existe?

N'est-ce pas que chaque pensée est toutes les pensées, que chaque pensée est la pensée-être de l'Ame qui est à l'intérieur de l'Esprit et qui est tout l'Esprit?

Il n'y a pas du Temps; il y a au contraire refus de toute Temporalisation. Il n'y a pas du Temps sinon le *Temps Ponctuel* où la chose est le dire de la chose et chaque pensée n'importe quelle pensée, c'est à dire toutes choses et toutes pensées et rien de chose et rien de pensée.

Le temps ponctuel est le lieu d'habitation de l'espace de Néant qui n'est pas espace de Mort:

*«Si l'on pouvait seulement goûter son Néant... et que ce Néant ne soit pas un certaine sorte d'être mais ne soit pas la mort tout à fait...»<sup>4</sup>*

<sup>2</sup> A. Artaud: *Le Pèse Nerfs*.

<sup>3</sup> A. Artaud: *Lettres à Jacques Rivière*.

<sup>4</sup> A. Artaud: *Le Pèse Nerfs*.

Refus du signe et refus de la distance qui sépare le geste qui désigne de la chose désignée, refus de toute la distance qui brouille l'Être... Rien de caché, rien derrière, rien au delà: *Tout est*, et dans le Temps Ponctuel *tout est en même temps*. L'espace du Néant ce n'est donc pas l'espace de la Mort, mais au contraire se cherche comme espace du *tout plein*, de toute pensée, de toute fibre, de tout corps, de tout geste de tout temps et de tout lieu — magma de toutes choses. Du trop plein qui est le *Tout* où il n'y a rien à dire puisque *tout y est* dans son intégralité.

De là la raillerie par rapport à ceux qui «ont des termes», qui parlent des «courants de pensée», des «besognes précises», desquels on peut dire qu'ils ont «un certain côté de leur tête sur des emplacements bien localisés de leur cerveau.»

Le refus de la distance est aussi le refus de toute géographie de la pensée, de toute orbitalisation d'objets de pensée.

En fait, *des objets de pensée on ne peut dire qu'ils vont et qu'ils reviennent, puisqu'ils sont Tout à chaque fois*. C'est pourquoi saisir une forme de pensée est impératif, absolument impératif car ne pas la saisir ce n'est pas perdre une forme de la pensée mais c'est perdre la Pensée, l'Âme et l'Esprit.

*«Si je peux saisir une forme, si imparfaite soit-elle, je la fixe dans la crainte de perdre toute la pensée.»<sup>5</sup>*

«Si imparfaite soit-elle...». Et pourtant la question essentielle qu'Artaud se pose devant les formes ne concerne pas leur qualité — elle concerne *leur existence*:

*«Il m'importe beaucoup que les quelques manifestations d'existence spirituelle que j'ai pu me donner à moi-même ne soient pas considérées comme inexistantes.»<sup>6</sup>*

— Ou aussi:

*«dans une heure et demain peut-être j'aurai changé de pensée, mais cette pensée présente existe; je ne laisserai pas se perdre ma pensée.»<sup>7</sup>*

C'est pourquoi le travail critique devient pure déraison, et sonnent tellement à côté les remarques de J. Rivière concernant les «maladresses» d'Artaud, desquelles Rivière dit qu'elles lui «paraissent correspondre à une certaine recherche de votre part plutôt qu'à un manque de commandement de vos pensées».

C'est exactement l'opposé, car ce qu'Artaud cherche à fonder c'est somme toute une Ontologie Surréelle où le «manque de commandement» provient de la *négation du Moi* qui commanderait et chercherait — quoi, d'ailleurs? — et de l'*affirmation impossible d'un «je»* à l'intérieur duquel coule la totalité des choses depuis le commencement du monde.

C'est pourquoi aussi tout le travail psychopathologique ou toute intervention psychologique classique sonnerait faux, radicalement à côté, fou.

*«Il me manque une concordance des mots avec la minute de mes états»*  
— dit Artaud.

Et voilà qu'il écarte les voix du bon sens commun:

*«Mais non, mais non, mais c'est normal, mais à tout le monde il manque des mots, mais vous êtes trop difficile avec vous même, mais à vous entendre il n'y paraît pas, mais vous vous exprimez parfaitement en français, mais vous attachez trop d'importance à des mots!»<sup>8</sup>*

<sup>5</sup> A. Artaud: *Lettres à Jacques Rivière*.

<sup>6</sup> *idem*.

<sup>7</sup> *ibidem*.

<sup>8</sup> A. Artaud: *Le Pèse Nerfs*.

La réponse d'Artaud ne se fait pas attendre, elle vient d'immédiat:

*«vous êtes des cons. Vous êtes des cons, depuis l'intelligent jusqu'au mince, depuis le percant jusqu'à l'induré, vous êtes des cons, je vous dis que vous êtes des chiens, je vous dis que vous aboyez au dehors, que vous vous acharnez à ne pas comprendre»<sup>9</sup>...*

... À ne pas comprendre que la tragédie d'Artaud ce n'est pas de ne pas atteindre le Beau et le Vrai, mais de *résider en deçà du Beau et dans un lieu où le Mensonge est impossible.*

Le Poétique d'Artaud est seulement le *poétique de l'événement* («saisir toute pensée») et la question qui abîme l'âme c'est *le doute non pas quant à si c'est vrai, mais quant à si ça existe.*

Et, pourtant, il le sait bien:

*«j'ai un esprit qui littérairement existe.»*

— mais il ajoute:

*«comme un T existe, ou un E, ou un S, ou un M.»<sup>10</sup>*

Cela veut dire: un esprit qui littérairement existe dans le refus de la distance qui traduit tout acte de signifier.

La recherche d'Absolu a un prix: **exister comme une lettre.** Car «pour se détendre, l'esprit a besoin d'une borne et que vienne sur son chemin la bienheureuse opacité de l'expérience. **Le seul remède à la folie c'est l'innocence des faits** — dit à juste titre J. Rivière<sup>11</sup>. Sinon,

*l'«Universel possible se change en impossibilités concrètes.»*

Espace de tous les Espaces, Espace de toutes les Choses, Temps de tous les Temps dans la ponctualité du Temps, l'Etre de Artaud est un **Etre d'impossibilités concrètes**, où l'Ame à l'intérieur de l'Esprit refuse de *se lier* à n'importe quelle chose, puisqu'**une chose au fond, ça n'existe pas, mais seulement la chose comme Universel possible.**

Ce vide par trop-plein, parfois, Artaud veut le dépasser:

*«Il me suffit que l'on croie que j'ai en moi la possibilité de cristallisation des chose en des formes et avec des mots qu'il faudrait.»*

Il y a en fait en lui cet **appel** répété, abandonné, repris à nouveau: *croyez-moi, regardez-moi, ne me dites pas que c'est beau ou bien fait, laid au insuffisant! Dites-moi seulement: ça existe et c'est découpé! Confirmez par votre regard mon regard, et par votre oreille mon oreille. Ecoutez avec moi les murmures des choses, les cintillements de l'Etre, sentez avec moi du Monde la melodie du Monde!...*

Il savait bien, comme personne n'a su avant lui que l'abandon de l'Absolu, l'acceptation de la perte de l'Universel possible ne peut se faire qu'à *l'ombre de l'objet*, à l'ombre de l'Autre. C'est cette ombre de l'Autre — *et non pas l'Autre dans sa plénitude d'être* — qui permet que l'impulsion vers les choses donne de l'existence aux choses et aux pensées des choses.

Car, évidemment, la constitution des choses n'est pas une fonction de la sensibilité. La lumière même qui frappe l'oeil ne se met à exister que si elle est vue par l'**oeil mental**

<sup>9</sup> A. Artaud: *Le Pèse Nerfs.*

<sup>10</sup> A. Artaud: *Lettres à Jacques Rivière.*

<sup>11</sup> J. Rivière: *Lettres à A. Artaud.*

dont Artaud a tant parlé. Ce n'est pas la rétine qui donne à la lumière le statut d'existant; c'est l'oeil mental — ombre de l'autre — qui voit la réponse de la rétine.

*La réalisation du réel est la conséquence du témoignage par l'Autre de l'action du Réel sur le corps du sujet.*

Et que se passe-t-il si ce témoignage n'existe pas, que se passe-t-il si l'oeil de l'ombre se clôt?

C'est le monde des choses qui se précipite à l'intérieur de l'Âme du sujet, mine l'Esprit, fait un avec lui, et ainsi s'abolit le Temps et l'Espace dans un trop-plein d'où il n'est plus possible de parler, d'exister, de faire exister.

Artaud savait ce que personne n'a su avant lui: que l'Autre a pour fonction de maintenir la distance entre le sujet qui se constitue et les objets de pensée qui, au contact de la réalité, par lui sont créés.

Il le savait, lui, qui disait si clairement:

*«Cette inapplication à l'objet... est chez moi une inapplication à la vie...  
Je ne suis pas au Monde et ce n'est pas une simple attitude d'esprit»<sup>12</sup>...*

... *«Je ne suis pas au Monde»...*

Bien sûr que non. C'est le Monde qui est en lui.

Ce qui a une double conséquence:

1° Constitution d'un espace/temps mental surchargé, avec un *trop de tout*. Constitution sans arrêt de choses mentales caractérisées essentiellement non pas par leurs qualités mais par leur *extrême densité*. Rien ne peut passer près de ces objets qui ne soit pas par eux immédiatement attiré pour avec eux *fusionner* — produisant donc en permanence un magma d'objets mentaux où le possible concret devient impossible. *Une Pensée sans objets de pensée*. Des *trous noirs*. Il faudra les couper, les casser, ces objets...

2° Constitution d'un Espace/Temps où *tout est dans tout*, où *toute perspective peut coexister avec son inverse*. *Le haut est en haut et en bas, le dedans est le dedans et le dehors du dedans, l'avant est l'avant et après de l'avant, la partie est partie et le tout de cette partie: «J'imagine l'âme alors bien centrée et toutefois à l'infini divisible.»<sup>13</sup>*

... *«Paolo Uccello est en train de se débattre au milieu d'un vaste tissu mental où il a perdu toutes les routes de son âme et jusqu'à la forme et à la suspension de sa réalité.*

*Quitte ta langue Paolo Uccello, quitte ta langue, ma langue, merde, qui est-ce qui parle? Où es-tu? Outre, outre, Esprit, feu, langue de feu, feu, feu, mange ta langue, vieux chien... Il y aussi un Antonin Artaud en gésine de l'autre côte de tous les verres mentaux et qui fait tous ses efforts pour se penser autre part que là... Et d'ailleurs, c'est en lui (Antonin Artaud) que Uccello se pense, mais quand il se pense il n'est véritablement plus en lui.»<sup>14</sup>*

Soit: Artaud pense à Uccello donc c'est Uccello qui se pense: si Uccello est dans la pensée d'Artaud c'est que Artaud-qui-pense-à-Uccello est dans la pensée d'Uccello-qui-pense-à-Artaud-qui-pense-à-Uccello. Voici donc ce que signifie: «Uccello n'est plus en lui.»

Ce qui est pensé passe à l'intérieur de la pensée, ce qui est regardé passe à l'intérieur du regard:

<sup>12</sup> A. Artaud: *L'Ombilic des Limbes*.

<sup>13</sup> A. Artaud: *L'Ombilic des Limbes*.

<sup>14</sup> A. Artaud: *Paul les Oiseaux ou la Place de l'Amour*.

*«le soleil a comme un regard. Mais un regard qui regarderait le soleil. Le regard est comme un cône qui se renverse sur le soleil. Et tout l'air est comme une musique figée, mais une vaste, profonde musique, bien macérée et secrète, et pleine de ramifications congelées.»<sup>15</sup>*

Le soleil — image de l'espace unaire — a un regard qui se regarde à l'intérieur d'un temps immobile, ponctuel:

*... une musique figée...*

Ce *trop de tout* est un excès que l'Âme ne peut supporter. Les objets regardés qui passent à l'intérieur du regard, les choses pensées qui passent à l'intérieur de la pensée, les mots qui trahissent la pensée et les mots-choses qui sont aussi de la pensée — forment une masse qui produit l'*indigestion de l'Âme*, la *congestion de l'Esprit*. «On a tout mangé» c'est: «on a trop mangé». Il faut s'en débarrasser.

*Faire de la place, car tout penser est incompatible avec penser. Il faut faire du vide.*

*«Je ne veux que vider un problème palpitant.»*

Mais pour faire du vide, il faut détruire, fragmenter ces objets-pensée, séparer. Ce qui paraîtrait être seulement l'expression d'une fonction «attaque contre les liens»<sup>16</sup> est en fait en premier lieu une *fonction digestive*.

*«... Un effondrement central de l'âme, une espèce d'érosion, essentielle à la fois et fugace, de la pensée, (une) non possession passagère des bénéfiques matériels de mon développement, (une) séparation anormale des éléments de la pensée... Il y a donc quelque chose qui détruit ma pensée, un quelque chose qui ne m'empêche pas d'être ce que je pourrais être, mais qui me laisse... en suspens. Un quelque chose de furtif qui m'enlève les mots que j'ai trouvés, qui diminue ma tension mentale, qui détruit au fur et à mesure dans sa substance la masse de ma pensée...»<sup>17</sup>*

Ou:

*«... une volonté supérieure et méchante attaque l'âme comme un vitriol, attaque la masse mot-et-image, attaque la masse du sentiment et me laisse là, pantelant, comme à la porte même de la vie.»<sup>18</sup>*

Il y a là un *mouvement de rupture* et un mouvement de *double incorporation*.

C'est le mot et la chose qui se séparent, c'est le lien mot à mot qui est abolit et les mots deviennent des êtres, des *contenants purs* et mutuellement équivalents — tout mot s'équivaut, et même des sons, des sonorités, des éclats.

Le mot est séparé de la chose qu'il représente parce qu'il s'y trouve en fait trop de choses et surtout parce qu'il s'y trouve l'*innacceptable représentation-«mensonge»*.

*«Rupture appliquée à se multiplier elle-même entre les choses et le sentiment qu'elles produisent dans notre esprit»,  
«décorporisation de la réalité.»<sup>19</sup>*

Contre le mot en tant que tel, aussi, il y a des attentats, car «l'esprit est reptilien... il se dérobe jusqu'à l'attentat à nos langues».

<sup>15</sup> A. Artaud: *L'Ombilic des Limbes*.

<sup>16</sup> Bion: *Second thoughts*, 1967.

<sup>17</sup> A. Artaud: *Lettres à Jacques Rivière*.

<sup>18</sup> A. Artaud: *L'Ombilic des Limbes*.

<sup>19</sup> A. Artaud: *L'Ombilic des Limbes*.

Et en même temps — paradoxe apparent — il y a recherche non pas *des mots*, mais du Mot, du seul mot où tout l'Être repose:

*«Il ne me faudrait qu'un seul mot... un simple petit mot sans importance, pour être grand, pour parler sur le ton des prophètes, un mot témoin, un mot précis, un mot subtil, un mot bien macéré dans mes moelles, sorti de moi qui se tiendrait à l'extrême bout de mon ÊTRE.»<sup>20</sup>*

Mais voici que ce mot «à l'extrême bout de mon ÊTRE» est aussi un trop de mot, un trop de chose, un trop d'être, et la seule intuition qu'il est possible d'en avoir est celle de la lettre et non du mot, de la partie non signifiante et non du tout:

*«... un esprit... qui existe... comme un T, ou un E, un S, un M...»*

D'un autre côté, *s'il est partie il est tout*, et le «petit mot» est aussi la totalité des mots dits à tout jamais depuis les origines, le «petit mot» accapare l'Être et est accaparé par le Monde. Le Mot est en même temps le pont entre l'Esprit et la Chose, et il est l'Esprit et la Chose.

Ce que ce «petit mot» désigne alors c'est l'impossible expérience de l'Être. Impossible car l'Être s'encapsule dans le mot qui s'encapsule dans la chose, et la chose s'encapsule dans le mot qui s'encapsule dans l'Être; *double incorporation* qui signale une impossibilité de l'Être, du Connaitre et de l'Éprouver, pour utiliser ces belles expressions de Masud Khan<sup>21</sup>, et par conséquent une aporie fondamentale de l'Expérience et de la Pensée.

Le «Petit Mot» c'est de l'Être en fusion. Du trop d'Être qu'il faut rejeter pour faire du Vide pour la Pensée. C'est bien de quoi il s'agit quand il s'agit de

*«rompre autour de moi l'atmosphère... pour donner la place d'un espace impossible à ce qu'en moi n'était encore qu'en puissance, à toute une germination virtuelle et qui devait naître, aspiré par la place qui s'offrait.»<sup>22</sup>*

Mais voici à nouveau que l'aspiration de l'Esprit par la place où il pourrait advenir en pensée se confond avec la perte, l'aliénation, l'insuffisance d'Être.

Le Vide est occupé par une «possibilité concrète», négation de l'Universel possible. Et là surgit l'Angoisse:

*«une angoisse acide et trouble... une angoisse en éclairs, une ponctuation de gouffres serrés et pressés comme des punaises... une angoisse où l'esprit s'étrangle et se coupe lui-même — se tue.»<sup>23</sup>*

Aucune solution, aucune issue, seul ce balancement entre l'Esprit et le Monde, où l'Esprit est abandonné puisque non pensable sinon par l'intermédiaire des concrets de pensée, et les concrets de pensée tenus en horreur puisqu'aliénation de l'Esprit.

Aucune issue, sauf la fermeture au Monde et à l'Esprit, ou l'affirmation d'un Esprit qui absorbe le Monde et se fond en lui:

*«Je souffre de l'Esprit intimidation des choses pour les faire rentrer dans l'Esprit.»<sup>24</sup>*

Mais le centre fondamental de la position mentale d'Artaud reste l'APPEL. Appel à l'Autre, mouvement vers un autre qui, dans le silence, *accueille*, ait, lui, un vide paisible, un Néant où l'Être puisse germiner. Appel à un autre qui n'a jamais existé pour lui. Souffrance

<sup>20</sup> A. Artaud: *Le Pèse Nerfs*.

<sup>21</sup> Masud Khan: *The Privacy of the Self*, 1974.

<sup>22</sup> A. Artaud: *Le Pèse Nerfs*.

<sup>23</sup> A. Artaud: *L'Ombilic des Limbes*.

<sup>24</sup> A. Artaud: *idem*.

de l'autre. Manque de l'autre, dans l'absence duquel tout est fusion, magma, mal d'être.

*Un Autre qui n'explique pas, qui ne dise rien, qui n'espère rien...*

**...«Alors... on comprendra...»**

**«Tout ceci sera trouvé bien et je n'aurai plus besoin de parler.»<sup>25</sup>**

---

<sup>25</sup> A. Artaud: *Le Père Nerfs*.